



Ariane Fruit

La photographie à l'épreuve de la gravure

Ariane Fruit a fait de la ville son terrain de chasse et d'expérimentation. Elle y arpente rues et couloirs du métro, fixe sur la pellicule de son appareil photo les déplacements de ses semblables, le silence des zones laissées en friche, puis les réinterprète, à la gouge, sur la plaque de linoléum. De sa formation initiale en photographie, elle a conservé une passion pour le noir et blanc et les manipulations artisanales du développement qui font lentement affleurer la lumière à la surface du papier. Depuis plus de 15 ans, Ariane Fruit conjugue ces deux médias avec obstination et se fait une place méritée dans le monde de l'estampe.

Par **Stéphanie Durand-Gallet**

Née à Rouen en 1975, Ariane Fruit pratique assidument le dessin avant de s'orienter vers la photographie. Elle intègre en 1998 l'École des Gobelins, à Paris, qui forme aux métiers de la création visuelle. Plus que la prise de vue, c'est le développement de l'image qui la passionne, lorsque la chimie, le temps et l'obscurité – nécessaire à la naissance de la lumière – sont à l'œuvre. La photographie numérique n'a pas encore détrôné l'argentique et Ariane se destine à une carrière de photographe de laboratoire. Lorsqu'elle décroche son diplôme en 2000, le paysage a totalement changé... et les laboratoires ferment les uns après les autres. Après avoir été assistante photo aux Beaux-Arts de Tours, elle retourne au dessin et s'oriente progressivement vers la gravure qui pourrait, lui semble-t-il, satisfaire son goût pour le trait méticuleux, précis, et se substituer aux manipulations du développement photographique.

De la photographie à la gravure

Adeptes du noir et blanc, Ariane Fruit retrouve dans le tirage de ses gravures les sensations du labo : instant ou mouvement suspendu, révélé par l'encrage de la plaque et l'impression de la feuille de papier. Elle troque un procédé d'apparition pour un autre mais n'en abandonne pas pour autant la prise de vue, indissociable de sa pratique artistique. La plupart de ses œuvres sont en effet une réinterprétation, à la gouge, de photographies effectuées selon des dispositifs précis. La linogravure a sa préférence – elle s'essaie également à l'eau-forte, à la pointe sèche, à la pierre lithographique... curieuse de toute nouvelle technique d'impression – car la taille d'épargne lui permet de travailler la lumière comme on fait apparaître en premier les motifs clairs surgis du bain révélateur dans la chambre noire. Elle dessine le blanc. Graver le cuivre l'oblige



Ariane Fruit.
© Laurent Lafuma.

Page de gauche :
Scène de crime
(rue Saint-Mathieu),
linogravure, premier état,
270 x 200 cm, mai 2018.
© Laurent Lafuma.

« L'univers d'Ariane Fruit est résolument urbain. »



à penser l'ombre, ce qu'elle fait avec moins de facilité. Curieusement à l'aise avec le noir, c'est pour mieux y faire jaillir la clarté. C'est encore la photographie – fil décidément conducteur – qui l'amène à s'installer dans l'atelier associatif de la rue Saint-Mathieu, dans le 18^e arrondissement. Alors qu'elle travaille chez elle, autodidacte isolée en quête de partages et d'apprentissages, puis pendant un an dans un atelier au côté de graphistes à Saint-Denis, elle rencontre Lucas Gazeau, expérimentateur en gravure sur films et plaques photopolymères. Il connaît sa formation initiale et l'invite à venir tous les samedis l'épauler dans ses recherches. Il la charge de préparer des supports utilisables, parfois à partir de ses propres dessins. Elle retrouve le plaisir du développement en laboratoire : pour réaliser les gravures en quadrichromie de la série *Antipodes*, l'image est séparée en quatre couches – cyan, magenta, jaune, noir – puis imprimée sur transparent ; après insolation de la trame d'aquatinte et insolation du transparent, les plaques sont développées puis encrées comme des gravures. Elle a aussi la joie de voir ses œuvres imprimées. Lorsque Lucas Gazeau déménage en 2013 dans un espace plus vaste du rez-de-chaussée, c'est tout naturellement qu'Ariane pose ses plaques, ses gouges et ses encres dans la petite pièce libérée, heureuse de trouver enfin sa place parmi des peintres, photographes, graveurs et lithographe – Pascal Gabet, qui l'initie à cette technique – de l'association ATP (À titre provisoire). Le pôle estampe a pris pour appellation Atelier Tilleul Presses, en référence aux arbres majestueux qui ombragent non loin de là le square Saint-Bernard. Un labo photo lui permet de continuer à pratiquer le développement argentique, pour son propre compte ou celui d'autres artistes.

La Meute 4, linogravure, 175 x 100 cm, 2014.



La ville, terrain de chasse et d'expérimentation

L'univers d'Ariane Fruit est résolument urbain. Ligne ferroviaire à l'abandon, façades d'immeubles et graffitis, carrefours embouteillés, foule compacte des transports en commun à l'heure de pointe : elle capte les déplacements de ses congénères, restitue la vitesse omniprésente dans nos modes de vie contemporains et le silence inquiétant des zones délaissées. Pour la série *La Meute* (cinq linogravures de 175 x 100 cm), elle a arpenté les couloirs du métro armée d'un appareil photo en pause lente dissimulé au niveau de l'abdomen. Traversée par la foule, elle la traverse à son tour, discrète, invisible, comme savent le faire les photographes. Les images ainsi volées – clichés clandestins – sont altérées par le mouvement, floues et distordues. C'est cette part d'abstraction, ces déplacements suspendus, que l'artiste restitue dans ses gravures, trait par trait, infatigablement. Les trames ici gravées – qui recouvrent l'essentiel de la surface de la plaque – font jaillir la lumière crue des néons et vibrer les silhouettes anonymes sur le point d'être dissoutes... Ariane Fruit affectionne les très grands formats qui la font entrer – qui nous font entrer – de plain-pied dans cette réalité qu'elle s'obstine à décrire avec une grande minutie. Elle a décliné cette thématique de la foule sur divers supports de dimensions plus réduites : 24 pastels de 50 x 35 cm (*Châtelet-Les Halles*) réalisés à partir de 24 photo-

graphies prises, dans les mêmes conditions, le long du tapis roulant en travaux de Châtelet-les Halles. Les déformations obtenues grâce au réglage de l'appareil photo en pause lente rappellent la peinture torturée de Francis Bacon ; six aquarelles de 25 x 28 cm (*Passagers*), instantanés de vie urbaine immortalisés dans le métro et le

De haut en bas :
La Meute, série de cinq linogravures de 175 x 100 cm chacune, 2014.

Châtelet-Les Halles 4, pastel, 50 x 35 cm, 2017.





De haut en bas :
Passagers-Ligne 6, aquarelle, 25 x 28 cm, 2017.

Rue de Rome, leporello de 18 pages, 25 x 315 cm, 2014. Imprimé à 50 ex. sur les presses lithographiques de l'atelier À fleur de pierre. Reliure de Julie Auzillon.

RER, jeux d'ombres et de lumières, de reflets et de transparence sur les vitres qui laissent, alternativement, distinguer l'intérieur (les passagers) et l'extérieur (détails de la rue et des quais) de la rame.

Seule incursion dans le monde du livre d'artiste, *Rue de Rome* traite également du paysage urbain. On parcourt ce livre comme on prendrait un train. Par la fenêtre du wagon, on observe les abords des voies de chemin de fer de Saint-Lazare, avant d'entrer en gare. C'est d'en haut, rue de Rome, large artère qui longe en partie les rails, que l'artiste a dessiné à l'encre de Chine ce panorama formé d'architectures diverses, de végétation spontanée, de graffitis... Les dessins ont ensuite été transposés sur plaque d'aluminium et imprimés sur les presses lithographiques de l'atelier À fleur de pierre. Mis bout à bout, ils forment un leporello de 18 pages et plus de trois mètres de long (25 x 315 cm, reliure de Julie Auzillon).

Lieux désaffectés, lieux marginalisés

Dix ans après avoir photographié, pour son dossier d'entrée à l'École des Gobelins, la Petite Ceinture, Ariane Fruit exhume les



De haut en bas :
La Petite Ceinture 3 et 4, linogravures, 30 x 40 cm, 2008.

« Voilà une autre facette de la ville qui fascine l'artiste, celle de ces lieux en déshérence, où l'absence de l'homme intrigue et le silence inquiète. »

clichés de cette friche fantôme aux portes de Paris et en fait la matière de huit linogravures (*La Petite Ceinture 1, 2, 3 et 4*, 30 x 40 cm ; *La Petite Ceinture 5, 6, 7 et 8*, 50 x 60 cm). Cette ancienne ligne ferroviaire, qui faisait le tour de la capitale à l'intérieur des boulevards des Maréchaux, est ouverte par tronçons de 1852 à 1869. Elle est d'abord exclusivement consacrée au transport de marchandises avant d'être accessible aux voyageurs. Désertée par les Parisiens en raison de la concurrence croissante du métropolitain, elle est progressivement abandonnée... Voilà une autre facette de la ville qui fascine l'artiste, celle de ces lieux en déshérence, où l'absence de l'homme intrigue et le silence inquiète. La nature y a repris ses droits, elle recouvre le ballast et les installations délabrées... Même atmosphère pour cette série intitulée *Le Parc* (six lithographies, 50 x 60 cm), vues désertées du Kulturpark Plänterwald ou Spreepark Berlin, parc d'attractions de 30 hectares ouvert en 1969 en RDA. Il a attiré, en son temps, près de 2 millions de visiteurs par an. Des visites guidées sont organisées au milieu des vestiges... Le mobilier – petit train à l'arrêt, diplotocus renversé, promenade du cygne immobile, gueule béante de monstre sur le parcours

des montagnes russes... – semble s'être brusquement figé, comme dans ces endroits précipitamment quittés la veille d'un cataclysme. Silence et immobilité règnent désormais sur un domaine autrefois consacré au bruit et au mouvement.

2017, année de reconnaissance

En 2015, Ariane Fruit recevait le prix d'encouragement de l'Académie des beaux-arts, section gravure. La même année, elle obtenait, pour *La Meute*, exposée à la Biennale internationale d'estampe contemporaine de Trois-Rivières, au Québec, une





De haut en bas :
Le Parc 3, lithographie,
50 x 60 cm, 2016.

La réalisation de la linogravure *Scène de crime* a nécessité plus de huit mois de gravure à même le sol. © Laurent Lafuma.

mention honorable du jury et le Prix du public. Ces grands formats et le travail herculéen qu'ils représentent frappent les esprits. En 2017, ils lui valent le prix Gravis, décerné depuis près de 30 ans par le fonds de dotation du même nom à de jeunes graveurs prometteurs. Un gros coup de pouce financier, mais surtout une reconnaissance de la profession, confirmée en fin d'année par le deuxième prix de la Biennale de Saint-Maur pour l'aquatinte *Passagers-Ligne 6*. Ces différentes distinctions l'encouragent et la décident à se lancer dans l'aventure qui l'occupe depuis maintenant bientôt un an.

Scène de crime

Inspirée des photographies métriques du début du XX^e siècle, *Scène de crime* est une linogravure spectaculaire réalisée sur les dalles de son atelier. Imitant Alphonse Bertillon – fondateur, en 1882, du premier laboratoire de police d'identification criminelle et créateur de l'anthropométrie judiciaire –, qui avait inventé un appareil à trépied, dit « plongeur », afin de photographier à plus de deux mètres de hauteur, en contre-plongée, les scènes de crime et les cadavres, Ariane Fruit est montée sur un escabeau pour réaliser, vu du plafond, un panorama de son atelier. Une fois les différents clichés assemblés sur ordinateur, elle a scindé sa composition de 2 m par 2,70 m en six parties – 1 m² chacune environ – puis reporté au feutre un dessin préparatoire sur les carreaux de lino devenus la matrice de son œuvre. Ce travail préliminaire lui a pris quatre semaines. S'ensuivent plus de huit mois de gravure à même le sol, véritable performance physique qui nécessite de travailler à genoux ou allongée, d'entamer à la gouge un linoléum bien plus dur que celui proposé dans les magasins de fournitures de beaux-arts. Un ami photo-



graphe, Laurent Lafuma, vient régulièrement immortaliser les différentes étapes de ce *happening* hors du commun. Certaines zones de l'atelier ont été reproduites à l'identique, on y reconnaît les outils de l'artiste, la presse, des gants, des pinceaux, des papiers froissés... D'autres ont été remaniées à dessein afin d'y introduire quelques clin d'œil, comme ces trois autoportraits de Bill Brandt, André Kertész et Lee Friedlander, photographes majeurs du XX^e siècle, le photomontage en cours de réalisation sur l'écran de l'ordinateur ou ce reflet du graveur juché sur son escabeau qui font se télescoper les temps. Des indices, des traces, des empreintes – le lieu du crime – qui nous mènent vers le sujet principal de l'œuvre. Des trames à l'infini accrochent la lumière et guident notre regard au centre de la composition. Car qui observons-nous, presque à son insu, cachés derrière la lentille du judas ou le viseur de l'appareil photo ? Ariane Fruit au travail, à la fois victime et coupable de cette entreprise titanesque. Une fois les six parties gravées puis imprimées à la cuillère (le dos de l'ustensile fait pression sur le papier), impossible de les assembler dans l'atelier, trop étroit (elles



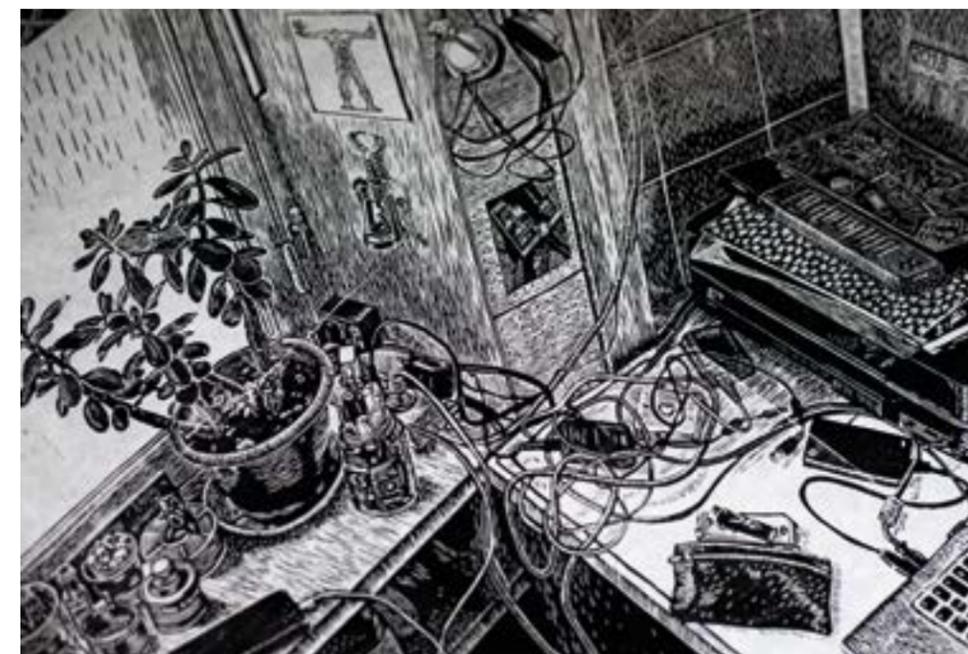
seront, à terme, marouflées par un spécialiste). C'est dehors, sur un support conçu à cet effet, que l'artiste pourra prendre suffisamment de recul et juger de la qualité de son travail. Belle métaphore que cette longue gestation dans le cocon de l'atelier, dans sa matière même, ce sol qui livre déjà, bien avant les tailles, sa propre histoire faite de griffures et d'accrocs, puis ce déploiement final dans un espace urbain où Ariane Fruit n'a pas fini de nous surprendre.

Ariane Fruit, Atelier Tilleul Presses, 6, rue Saint-Mathieu, 75018 Paris. Courriel : fruit.ariane@gmail.com, site Internet : arianefruit.com

De haut en bas :
Impression d'une des six parties composant *Scène de crime*.
© Laurent Lafuma.

Scène de crime, détail.
© Laurent Lafuma.

Sauf mention contraire, les photos de cet article sont à créditer à Rebecca Diaz.



« Certaines zones de l'atelier ont été reproduites à l'identique, on y reconnaît les outils de l'artiste. »